

## Venise offre la 3D au Piranese

L'univers du graveur et architecte italien est présenté à la Fondation Giorgio Cini

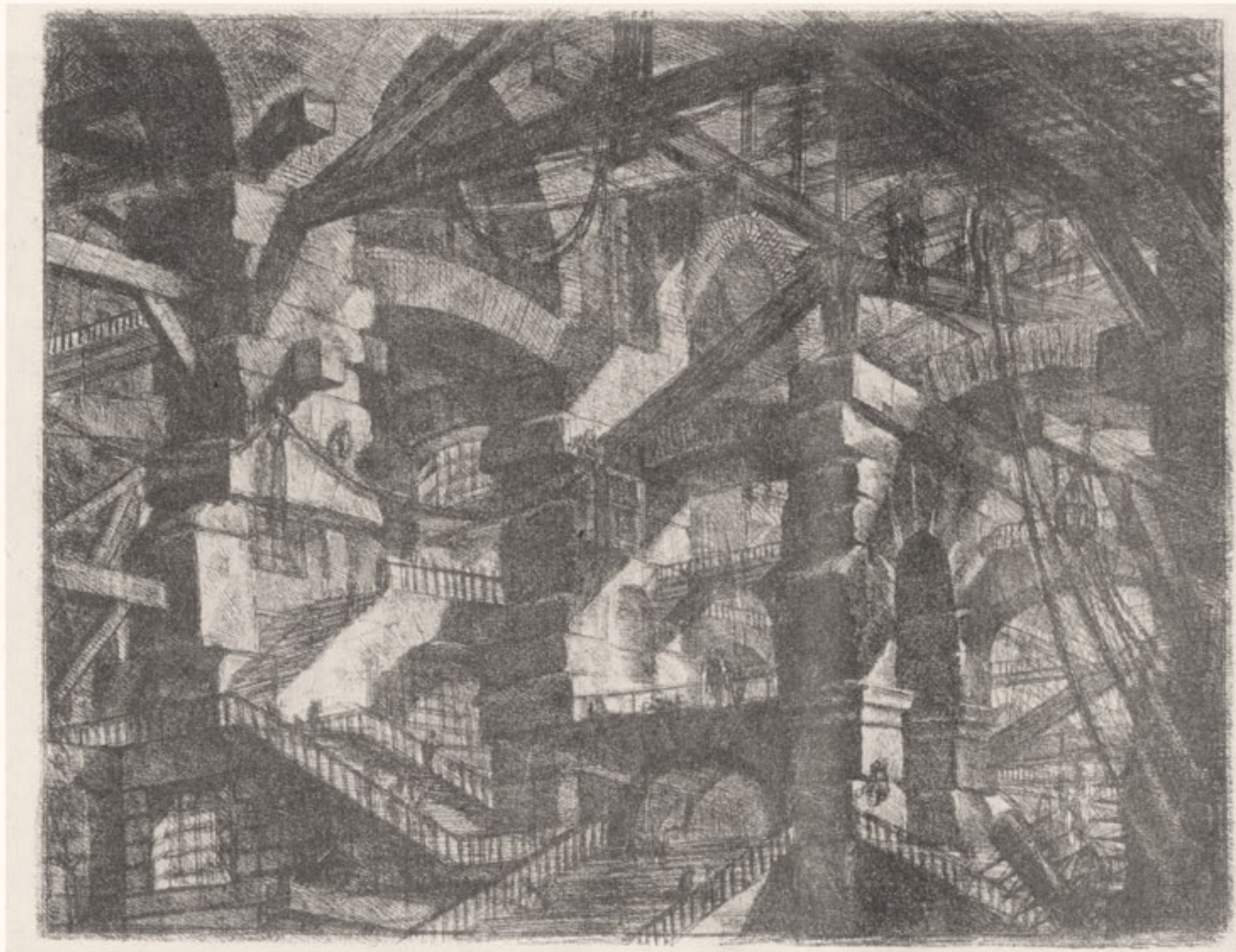
### Exposition

Venise  
Envoyé spécial

La postérité a peu ou prou enfermé Le Piranese dans ses propres « Prisons » (*Carceri d'Invenzione*), série infernale et célebrissime de gravures dont la version définitive fut publiée en 1761 et comportait seize planches. La première (quatorze planches), commencée en 1745, avait vu le jour en 1749. Ces images forment le point central de l'exposition « Le Arti di Piranesi, architetto, incisore, antiquario, vedutista » (architecte, graveur, archéologue, paysagiste), dans les nouvelles salles de la Fondation Giorgio Cini, sur l'île de San Giorgio Maggiore, à Venise.

Gianbattista Piranesi, dit Le Piranese, est né en 1720 à Mogliano Veneto, non loin de la lagune, et mort à Rome en 1778. Ses sombres vues de géôles imaginaires ont été publiées et republiées, pour elles-mêmes, ou pour évoquer les malheurs des univers carcéraux. Tardivement baptisées par leur auteur, elles ont pour titre *L'Homme au supplice*, *La Plate-Forme aux prisonniers*, *Le Brasier fumant* ou *Le Pilier aux chaînes*. Gothique à souhait ! Comme l'imaginaire clouté sans référence d'une frange de la jeunesse actuelle, ou comme la forme romanesque inventée par Horace Walpole (1717-1797) ou les familiers du Hellfire Club (le Club du feu de l'enfer) anglais, à peu près contemporains de notre graveur : du diable, du mal, du noir, comme le noir d'encre.

On le dit taciturne, colérique, mais cette humeur sombre est souvent caractéristique des graveurs, absorbés par l'attaque des plaques de cuivre et l'attention soutenue que ce travail demande. Sans doute avait-il un grain, sans quoi cette obstination à publier ses prisons mentales serait moins explicable. Et ce grain lui permet de faire surgir cet univers sombre, zébré d'escaliers – fort éloigné par son ampleur de la réalité d'un cachot –, meublé d'outils et de poulies de chantier – transfigurés en autant d'instruments de torture –, peuplé d'om-



Entrer mentalement et presque physiquement dans l'univers des « Prisons ». DR

bres humaines assez fugitives pour qu'il soit difficile de désigner géoliers et détenus.

À la Fondation Cini, un étonnant montage en trois dimension permet d'entrer mentalement et pres-

**Il fait jaillir de son burin une architecture inventée ou réinventée, partant de ruines réelles ou rêvées**

que physiquement dans l'univers des *Prisons*. Le processus répétitif, envahissant, des rêves se met à l'œuvre. On avance sous une voûte où l'on perd tout espoir de revoir le ciel, on circule dans ces paysages sans pitié, sans retour, incapable de s'accrocher à l'un de ces escaliers qui laissent rêver d'une sortie. Puis on tourne derrière un pilier pour se trouver dans une autre gravure qu'on parcourt avec un rien d'angoisse en plus, et ainsi de suite.

Les gravures et eaux-fortes de l'exposition proviennent de vingt-deux volumes entrés dans le fonds de la fondation en 1970, dont vingt édités par Firmin Didot à Paris en 1830. C'est ordinairement sur cette collection que s'appuient les expositions assez fréquentes consacrées au graveur vénitien. Celle de la Fondation Cini, conçue par l'architecte et designer Michele De Lucchi, fait exception par son ampleur (quatre cents œuvres) et sa muséographie.

« *Piranese architecte* », c'était sa carte de visite au terme de son apprentissage. Cela n'en fait pas pour autant un constructeur, hormis, semble-t-il, la restauration de l'église Santa Maria del Priorato et l'entrée de la villa de Malte, à Rome. Architecte, il l'est spirituellement. Ce qu'il fait jaillir de son burin, c'est majoritairement une architecture inventée ou réinventée, partant de modèles antiques, de ruines réelles ou rêvées. Mais pas toujours : ses vues de Rome sont d'une remarquable fidélité aux modèles, même s'il prend un peu de hauteur et retou-

che la perspective. Après tout, les photographies de Gabriele Basilico, commandées tout exprès par la Fondation Cini pour montrer l'état présent d'une trentaine de monuments et placées à côté des gravures, souffrent, elles aussi, de la distorsion latérale due à ses objectifs.

Il faut imaginer, à Rome, un vaste atelier, peuplé d'aides et d'assistants transposant sur le cuivre ses paysages monumentaux, réels ou fantaisistes, et la moisson de pierres, de décors glanés sur les sites de la Rome antique, qu'il assemble et transforme pour créer un nouveau monde de meubles, de vases, d'ornements, pleins de chimères, de rinceaux, de volutes. C'est un des aspects inattendus de cette exposition magique. ■

Frédéric Edelmann

« *Le Arti di Piranesi, architetto, incisore, antiquario, vedutista* », Fondazione Giorgio Cini, isola di San Giorgio Maggiore, Venise. Jusqu'au 21 novembre. De 10h30 à 18h30 ; fermé mardi. De 8€ à 10€. Cini.it